

XYZ. La revue de la nouvelle

Métis-sur-Mer

Suzanne Robert



Number 39, Fall 1994

Cas limite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (1994). Métis-sur-Mer. XYZ. *La revue de la nouvelle*, (39), 53–63.

MÉTIS-SUR-MER

SUZANNE ROBERT

Alice maugréait.

— Elle ne mange rien ! Je me donne pourtant bien du mal. À mon âge... jamais rien en retour... suis pas une servante !

Rose sommeillait sur la véranda. Il était midi ; on avait mangé peu et tôt. Alice rangeait la vaisselle du repas à la cuisine en grognant contre le retour de sa demi-sœur à la maison, après tant d'années. Le soleil plombait depuis le matin sur les eaux denses du grand fleuve et Alice avait poussé vers le fond de la véranda les fauteuils de rotin pour que les coussins en restent frais et ne se décolorent pas. Puis, comme tous les jours vers dix heures, elle était descendue jusqu'au chemin pour prendre le courrier. Elle n'avait pas répondu au facteur qui s'informait de la santé de Rose.

— Comment va-t-elle, ce matin ? On est quand même bien contents ici qu'elle soit revenue. Je me rappelle quand on était petits...

D'un geste subit, Alice tendit la main vers le courrier. Mais sans y porter attention, le facteur poursuivit :

— Madame Rose va être heureuse, il y a trois lettres pour elle aujourd'hui ! Une de ... Québec, une autre de Rivière-du-Loup et la dernière...

Alice lui arracha les lettres des mains, lui tourna ostensiblement le dos et s'engagea d'un pas décidé dans l'allée de pavés rouges qui menait au porche. Nullement surpris par le brusque départ d'Alice, le facteur la regarda s'éloigner puis, avec l'espoir peut-être d'apercevoir madame Rose, il jeta un coup d'œil vers la maison.

C'était une vaste demeure victorienne, recouverte de bardeaux de cèdre grisonnants et enchâssée dans une végétation luxuriante

aux arbres centenaires dont les grandes frondaisons frémissaient dans l'air du fleuve. Elle avait été léguée à Rose et à Alice au décès de leur père, le docteur Lafrenière, qui lui-même la tenait de sa famille. Elle était entièrement ceinturée par une véranda au parquet de bois ciré, fermée soit par des pans de treillis, soit par une simple rampe à peine ouvragée, fixée aux colonnettes blanches qui soutenaient le toit en appentis. La mère de Rose, comme plus tard celle d'Alice, apportèrent des modifications à la vieille villa ; l'une fit aménager une cuisine d'été, côté est, installer des dentelles de bois blanc aux corniches et construire une remise pour les outils de jardinage ; l'autre, la seconde épouse, la mère d'Alice, fit ajouter une tourelle à l'étage, des œils-de-bœuf au grenier et un solarium, en bas, face au fleuve. Le docteur, qui oubliait la plupart du temps de réclamer ses honoraires, vit maigrir sa fortune dans les aménagements successifs. Quand Alice prit charge de la maison familiale, après le décès des siens, elle géra sévèrement l'entretien du domaine. Elle se contenta d'ajouter des persiennes aux portes-fenêtres donnant au sud et des jalousies au balcon de sa chambre ; elle demanda au jardinier de ne plus venir qu'une fois la semaine, et à la femme de ménage, une fois tous les quinze jours.

Une clôture blanche à claire-voie encerclait le domaine, sur laquelle débordait une haie de viorne et de chèvrefeuille. Le facteur se tenait encore près de la barrière d'entrée ; il l'entrouvrit, déposa son sac et s'avança pour observer les environs. À gauche, le long de l'allée de pavés rouges, un jardin de fleurs rutilait dans l'air humide et, sur les grandes pelouses émeraude, des pommiers et des lilas étendaient leur ombre près des massifs de pivoines et d'azalées. À l'ouest de la maison, près d'une tonnelle, un ponceau courbé enjambait un étang à nénuphars, bordé de quenouilles et de fougères endormies sous la fraîcheur de grands saules. À l'est, au beau milieu de la pelouse, il y avait un immense carré de gravier blanc dont la présence étonnait : on aurait dit un désert au beau milieu d'un oasis, une zone teigneuse dans une chevelure fournie, une brisure de rythme dans l'harmonie de l'ensemble. Le facteur se souvenait : c'était l'ancien emplacement d'une drôle de

roseraie où des corridors d'arbustes débouchaient sur une petite fontaine, tout au centre. Il y était venu jadis, étant enfant, guidé par le mari de madame Rose. À côté de ce carré desséché et aveuglant de blancheur, la remise ployait sous une vigne vierge ; le jardinier en sortit, une bêche à la main, et le facteur s'en alla rapidement. De toute façon, il n'y avait nulle trace de madame Rose dans les parages.

Il est un peu passé midi. Tout est calme et chaud dans l'opulence de l'été. Sur le flanc sud de la véranda s'agrippent aux claustras blancs des cobées à gorge sombre, des pois de senteur, des volubilis ; ils donnent une ombre opaque, mais passagère. Les hortensias grimpants couvrent une vaste partie du flanc nord, face au fleuve ; ils répandent une ombre légère et permanente. Ici et là, les clématites enlacent des treillis à mailles fines et déversent patiemment une fraîcheur mauve et dense sur la véranda où Rose somnole dans une chaise longue, comme sur le pont de bois d'un grand navire. Les clématites embaument dans la chaleur intense. Rose les regarde, yeux mi-clos. Elle croit détecter les mouvements imperceptibles de leur vie ralentie ; elle voit leurs petites griffes s'accrocher au treillage dans la lenteur de leur attirance végétale vers le soleil ; elle voit le tropisme des tiges ligneuses, du feuillage clair, des pétales violacés. Ah ! comme elle s'était passionnée pour les fleurs du temps qu'elle était jeune fille !

Pour cela, elle ressemblait à sa propre mère dont les compétences botaniques, sans toutefois égaler celles de madame Reford — la propriétaire des jardins de l'Estevan Lodge, près d'ici, le long de la rivière Mitis —, avaient quand même de quoi surprendre. Madame Lafrenière connaissait bien Elsie Reford et en 1927, peu avant sa mort, elle avait admiré les travaux d'agrandissement de la Lodge et l'évolution grandiose des jardins. Quand Rose eut douze ans, en 1932 — Alice allait sur ses quatre ans —, sa tante maternelle l'avait amenée à la villa sur invitation expresse d'Elsie Reford elle-même et Rose avait déambulé dans les allées regorgeant de

parfums, d'ombres, de pastels. Le pavot bleu n'était pas encore acclimaté ici et de toute façon, c'était un peu trop tôt dans la saison; la rare merveille de l'Himalaya ne fleurissait qu'à la toute fin de juin. Le myosotis bleuissait la pénombre sous les pommetiers, et les ancolies en boutons, dans la moiteur des grands arbres, penchaient leur cou flexible vers les primevères vieillissantes. Des plates-bandes roses de phlox rampant adoucissaient le soleil cru. Les colibris à gorge rubis faisaient peur à Rose, que les battements bruyants de leurs ailes affolaient. Après la promenade, madame Reford avait proposé le thé sur la terrasse, mais on avait permis à Rose de poursuivre sa visite si elle le désirait. Alors Rose, dans sa robe blanche aux rubans fauves, s'en alla vers la forêt parmi les fougères sauvages et les sabots-de-Vénus. Elle s'endormit bientôt dans la lumière tamisée d'un sous-bois. Un bateau à vapeur de la Cunard Lines émit un sifflement de sirène en passant là-bas, juste au pied de la Lodge sur le fleuve. L'un des grands chiens de madame Reford vint s'accroupir tout près de Rose qui, sans même se réveiller, le prit par le cou et enfouit son front dans le pelage doré. Elle rêvait, à sa mère peut-être. À sa mère Anna, ici, penchée au-dessus des lys tigrés; à Anna malade, attentive, respirant la douceur capiteuse des massifs de pivoines aux teintes opalines; à la mort de sa mère. À la mort de Rose déjà contenue dans la mort d'Anna.

Rose s'éveille. Elle s'était assoupie quelques instants dans la chaise longue sur la véranda ombragée. Ouvrant péniblement les yeux, elle discerne un visage sous un chapeau de paille claire, là, non loin d'elle. Puis la présence se fait de plus en plus précise: le jardinier est assis sur une chaise d'osier, le regard perdu dans la chaleur du début de l'après-midi. On dirait qu'une vapeur opaque monte de l'herbe surchauffée et la fait vibrer en même temps qu'une musique stridente s'élève dans l'air torride.

— D'après vous, Émile, ce sont des criquets ou des grillons?

Émile a sursauté.

— Je ne sais pas, madame Rose. Je ne connais pas la différence entre les deux. Mais avec cette chaleur, m'est avis que ce sont peut-être bien des cigales.

— Mais oui, bien sûr ! Comment n'y avais-je pas pensé ? Des cigales...

Rose sourit. Émile se tait. Quelques oiseaux chantent dans le grand après-midi doré ; un carrouge à épaulettes lance un son vrillé ; du côté du fleuve, des cormorans pêchent. Peut-être Alice dort-elle dans sa chambre ? Elle a baissé les jalousies de son balcon.

— Dites-moi, Émile, êtes-vous déjà allé aux Jardins de Métis ?

— Oh oui, madame Rose, plusieurs fois ! Et j'ai vu les pavots bleus !

— J'aime tant les pavots. Les grands pavots d'Orient surtout, si lourds, carmin ou saumon, comme ceux que vous avez installés près de la tonnelle. Et les pavots d'Islande, et les petits pavots de Californie... Vous connaissez le jardin de Celia Thaxter ? (Émile fait « non » de la tête.) On le voit sur certaines toiles de Child Hassam, un peintre impressionniste américain. Celia était la fille d'un gardien de phare au large des côtes du Maine. Petite, elle avait déjà commencé à cultiver des jardins sur la minuscule île de White, dans l'archipel des Shoals, où elle est née. En 1843, quand elle eut douze ans, sa famille déménagea sur l'île de Appledore, dans le même archipel, où Celia créa le jardin rendu célèbre par ses propres poèmes et par les toiles de Hassam. Elle a vécu près de Boston une vie adulte plutôt difficile, mais chaque été, elle pliait bagages et, avec ses trois enfants et ses sachets de semences, elle s'installait dans son petit cottage sur l'île et retrouvait une certaine quiétude.

— Vous êtes allée là-bas ?

— Oui, il y a quelques années. On voit là tous ses livres et aussi des tasses à thé qu'elle peignait avec de beaux motifs floraux. Des roses surtout. (Émile regarde Rose avec compassion, mais elle poursuit.) Le jardin est clôturé ; il donne sur la mer ; les pavots y sont merveilleux. Ce n'est pas le jardin d'origine ; celui-là a été détruit par le feu en même temps que le cottage, en 1914... Tiens ! Mais c'était l'année de naissance de Fabien !

— Et aussi celle du début de la guerre, et celle du naufrage de l'*Empress of Ireland* à Pointe-au-Père ! Votre mari, il venait justement de Pointe-au-Père, n'est-ce pas ?

— Ses parents venaient de Sainte-Luce, mais lui était né là-bas, l'année de la catastrophe.

— C'était un grand navigateur, le capitaine Cyr!

— Oui, Fabien était un grand navigateur.

Le regard de Rose se perd à l'horizon, dans le lointain frémissement du paysage chauffé à blanc.

— Je n'aime pas la terre sèche et sablonneuse, dit Rose. Je préfère l'odeur de la terre mouillée, la lourdeur, l'humidité, le beau noir des terres grasses humectées par la rosée. Après la pluie, les merles fouillent le sol et on les voit passer avec de grands lombrics dans leur bec entrouvert. Dire que... Dire que je ne verrai plus cela bientôt.

Émile se tourne vers Rose.

— Ne dites pas ça. Vous allez guérir, j'en suis sûr.

— Vous êtes gentil, Émile. Mais je suis déjà vieille et j'ai bien peur que ma maladie...

Rose se redresse sur sa chaise.

— Vous aimez travailler ici, Émile?

— Du temps du docteur Lafrenière, je venais ici tous les jours. Le docteur me faisait confiance; il me laissait libre de tout. Je choisissais les semences et les plants; je cultivais aussi des légumes. Je vous en donnais de pleins paniers quand vous veniez ici le samedi, vous vous souvenez? J'aimais quand vous nous rendiez visite avec votre mari et que vous jouiez du piano. Je connaissais tous vos airs préférés!

— Oui. Papa et Fabien s'installaient dans les chauffeuses de peluche du salon et je me lançais dans la musique! Alice avait horreur de ça!

— Vous aimiez jouer avec ferveur, madame Rose! Le Saint-Laurent en tremblait! On vous entendait jusqu'à Matane!

— Et Émile, vous rappelez-vous, les dimanches matins quand vous veniez préparer des bouquets et des paniers de légumes pour qu'on les apporte aux tantes de Cap-Chat. Vous aviez toujours peur qu'on oublie de les emporter et vous passiez à la maison après la messe pour nous y faire penser! Ah! la mer était belle, la voiture

débordait de victuailles et nous allions passer la journée chez les tantes!

— Si je m'en souviens! Je faisais toujours de gros bouquets pour vos tantes avec des lys, des iris, des digitales et surtout de belles...

Émile se tait tout à coup.

— Belles roses, ajoute Rose tout bas... Est-ce vrai, Émile, qu'Alice vous défend d'en cultiver?

— Vous êtes ici chez vous, madame Rose. Si vous en voulez... dans le carré de gravier blanc...

Alice apparaît subitement sur la véranda. Rose sursaute. Émile se lève.

— Il fait trop chaud pour travailler dans le jardin, dit Alice sur un ton autoritaire. Rentrez chez vous. Je vous paierai la semaine prochaine.

Émile fait un bref salut de la tête et lentement s'évanouit dans le brasier du milieu du jour.

Alice s'installe dans un fauteuil de rotin et tire d'un gros sac de coton un ouvrage au crochet, quelque chose qui ressemble à une large nappe ronde. Rose l'observe, puis elle se cale dans sa chaise longue.

— En 1944, pendant la guerre, dit-elle en fixant l'horizon brouillé par la chaleur, Karen Blixen avait acheté, lors d'une vente privée, de longs rideaux de dentelle pour sa salle de travail à Rungstedlund. Il paraît qu'ils étaient si longs que le sol était recouvert de leurs plis gracieux, et Karen Blixen n'avait pas le cœur de les raccourcir tant la dentelle en était fine. C'est dans ces années-là qu'elle a commencé à sortir de ses malles tous ses souvenirs d'Afrique, et pourtant, elle était rentrée au Danemark depuis plus de treize ans. Tu as déjà lu des choses d'elle, Alice?

Alice ne répond pas. Ses doigts agiles manient le crochet avec rapidité.

— Tu sais, reprend Rose, il paraît qu'elle faisait d'extraordinaires bouquets éphémères, avec des pissenlits fanés, par exemple.

À soixante-quinze ans, elle parcourait encore son jardin à la recherche de plantes pour ses brèves créations.

Alice ne fait aucun commentaire. La nappe ouvragée coule par larges plis sur ses genoux.

— Est-ce qu'il y avait quelque chose pour moi dans le courrier de ce matin, Alice ?

Alice ne lève pas les yeux de son ouvrage.

— Non. Rien.

— Tu sais ce qu'elle écrivait, Virginia Woolf, au sujet du courrier ?

— Qui ça ? demande Alice sans lever la tête.

— Virginia Woolf. L'autre jour, en lisant ce passage-là dans son journal, je l'ai appris par cœur ; il me console parce que, moi non plus, je n'ai jamais de courrier. Elle a écrit cela quand elle était dans sa maison de campagne qu'on appelait Monk's House, dans le Sussex. Le passage dit : « Le grand lys à la fenêtre a maintenant quatre fleurs. Elles se sont ouvertes pendant la nuit, m'offrant ainsi une consolation d'ordre esthétique pour atténuer ma déception de n'avoir pas de lettres — pas la moindre. »

Alice se tait ; Rose médite. La chaleur, nouée au silence, envahit de nouveau tout l'espace et l'enferme dans la quasi-immobilité ; seuls bougent les doigts d'Alice manipulant le fil et le crochet. Puis Rose reprend le cours d'un souvenir.

— Tu te rappelles, Alice, quand papa nous avait emmenées dans l'arrière-pays pour une visite dans la famille d'un patient. C'était dans une vieille ferme, en haut de Tourelle. On avait vu deux coyotes traverser la route, juste devant la voiture.

— Oui, je me rappelle. On avait eu très peur.

— Et bien plus peur quand, quelques années plus tard, on avait vu un ours dans les bois, pas loin de Cap-des-Rosiers !

— Oui. Et aussi la fois de la vieille de Pointe-à-la-Renommée.

— Oh ! Je l'avais oubliée, celle-là ! fait Rose en se souvenant d'une femme âgée, à la chevelure hirsute, qui habitait une toute petite maison clôturée, avec un rosier sauvage dans la cour planté à côté d'une grosse croix noire de la Tempérance. Elle avait chassé

Rose et Alice de la route en criant qu'elle les tuerait avec son fusil si elles venaient encore rôder près de chez elle.

Rose a un éclat de rire étouffé. Alice a abandonné quelques instants son travail et regarde au loin en souriant.

— Alice, dit sa sœur. Alice, je suis un poids pour toi, je sais bien. Ce n'est pas raisonnable. Tu t'occupes de tout. Pourquoi ne veux-tu pas accepter mon offre et engager une infirmière à mes frais ?

— Jamais ! Pas d'étrangère ici ! Jamais ! On a bien assez de ce jardinier sournois et de la femme de ménage !

— Mais Alice, on connaît Émile depuis des années, ce n'est pas un étranger, et il ne vient qu'une fois la semaine. Et la femme de ménage est si discrète.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Qu'est-ce qui te dit qu'elle ne fouille pas dans mes affaires !

— Allons donc, Alice ! Je t'en prie ! Tu es méfiante comme l'était ta mère. Elle soupçonnait tout le monde des pires méfaits.

Alice manie nerveusement le crochet ; les plis de la nappe tombent sur ses pieds.

— Ah ! Comme elle a soupçonné Fabien, comme elle l'a accusé de tous les maux ! s'écrie Rose avec emportement. D'abord et avant tout, elle ne l'aimait pas parce qu'il n'était pas de « Métis-Beach », comme elle disait. « Métis-sur-Mer », ça faisait banal, minable ! Les noms anglais, c'était tellement plus respectable !... Il ne fallait pas que j'épouse Fabien parce que c'était un pauvre, un navigateur de surcroît, qui n'avait même pas fait l'école d'officiers et qui n'avait pas le droit de porter l'uniforme à galons dorés, et que sa famille était supposément mal élevée et que, comme chez tous les pauvres, il y avait des cohortes d'enfants, tous des bouches à nourrir, tous des voleurs, et que le père de Fabien Cyr n'était qu'un pêcheur crève-la-faim et que Fabien n'en voulait qu'à ma fortune et...

Dans sa colère, Rose a perdu le souffle. Elle se tait, subitement très affaiblie, et respire difficilement. Alice ne dit rien, ne montre rien ; toutefois, l'ampleur des mouvements de son crochet s'est un peu atténuée.

— Ta mère, reprend lentement Rose dont les yeux sont humides, ta mère était la seule à penser de cette façon. Papa adorait Fabien, et toi... Oh toi! Tu faisais semblant d'être d'accord avec le verdict de ta mère, mais moi je sais bien que tu avais une tout autre raison de t'opposer à mon mariage. Et Fabien le savait aussi... Tu n'avais que seize ans, mais je voyais clair dans tes yeux... Dis-le-moi, Alice. Dis-le. Je ne veux pas mourir sans que nous nous soyons vraiment parlé à cœur ouvert, toi et moi. Dis-le, s'il te plaît!

Alice est en colère. Elle se lève. La nappe tombe à ses pieds.

— Vieille folle! Pauvre malade! Tu ne sais plus ce que tu racontes! Je n'ai rien à te dire! Rien!

Et elle entre dans la maison en claquant si fort la porte vitrée que les carreaux vibrent à se fendre.

Rose somnole dans la clarté mauve des pans de clématites. Elle est maigre, creusée, vieillie. Elle dort dans sa chaise longue, elle glisse dans le rêve.

Jadis, son père avait fait aménager pour elle, côté est de la maison, une roseraie en labyrinthe. « De belles roses sauvages pour ma grande, ma Rose », lui avait-il soufflé à l'oreille quand l'ouvrage fut terminé. (Après la mort du docteur, Alice fit raser le labyrinthe et remplir le cœur de la fontaine centrale de plusieurs couches de gravier blanc.) Le dédale du rêve où se trouvait maintenant Rose était semblable à celui offert par le docteur Lafrenière, bien que de géométrie plus complexe. Rose avait vingt ans; elle y attendait celui qui, plus tard, allait devenir son mari et qui fut toujours le grand amour d'Alice. Le seul. Mais le labyrinthe, dans la réalité comme dans les songes, cache les promeneurs et leur but: quand le jeune homme arriva enfin dans l'allée du rêve où elle se trouvait, Rose ne vit plus qu'un spectre de la mort. Elle laissa s'échapper une longue plainte dans son sommeil.

— Rose! cria Alice en la secouant brutalement. Rose, tu es morte?

Rose entrouvrit lentement les paupières.

— Tu n'es pas morte ? Non ?... Dommage ! Mais avec ce cancer qui te ronge les entrailles, le cœur va bien finir par lâcher... Il va lâcher, je ne m'en fais pas pour ça !

Elle rit. Puis elle vérifia attentivement la dose de morphine en levant la seringue vers le soleil, dans l'écho encore vif de son rire. Il en manquait un peu, juste un peu, juste ce qu'il fallait pour que Rose souffre encore et qu'Alice n'ait rien à se reprocher. Presque rien. « La souffrance use vite le cœur », dit Alice en piquant la chair de Rose avec l'aiguille.

XYZ